

Jérôme Pierrat

LA MAFIA DES CITÉS

Économie souterraine et crime organisé
dans les banlieues



DENOËL
IMPACTS

La mafia des cités

DU MÊME AUTEUR

Yakusa : enquête au cœur de la mafia japonaise

(avec Alexandre Sargos), Flammarion, 2005

Une vie de voyou (avec Michel Ardouin dit Porte-avions)

Fayard, 2005

Une histoire du Milieu.

Grand banditisme et haute pègre en France de 1850 à nos jours,

Denoël, 2003

Les vrais, les durs, les tatoués

(avec Eric Guillon), Larivière, 2004

Les Gars de la marine

(avec Eric Guillon), Larivière, 2004

Les Hommes illustrés, le tatouage des origines à nos jours

(avec Eric Guillon) Larivière, 2000

Jérôme Pierrat

La mafia des cités

Économie souterraine
et crime organisé dans les banlieues



À Ange

Introduction

« Sauvageons », économie souterraine, caïds de banlieue, violences urbaines... Les termes génériques ne manquent pas pour désigner les problèmes des quartiers et leurs acteurs. On parle d'émeutes, de bandes organisées, d'armes de guerre dans les cités... Un ensemble de notions qui se croisent, s'entrechoquent avec une certaine opacité pour les observateurs extérieurs. Alors qu'en est-il réellement de ces « jungles » de béton qui bordent nos villes, et de leurs « faunes » aux dents longues. Il n'est pas question ici d'aborder le phénomène délinquant dans son ensemble, encore moins de décrypter celui des violences urbaines. Ni enquête sociologique, ni bilan politique, ce livre présente un panorama de la criminalité issue des cités, ce nouveau milieu monté en puissance ces dernières années, à l'ombre des barres et dans l'obscurité des caves et des parkings, mettant en coupe réglée des quartiers entiers.

Cette criminalité est d'abord le fait d'une minorité agissante et turbulente.

Loin de nous, donc, l'idée de stigmatiser les dix millions d'habitants des quatre millions deux cent mille logements sociaux que compte la France. Ils sont les premières victimes de ces noyaux durs qui, délaissant les incivilités et la petite délinquance de leurs débuts, se structurent et s'organisent. Jusqu'à intégrer la grande criminalité, côtoyer les voyous à l'ancienne et former cette « mafia » des cités. Un terme historiquement et criminologiquement inexact mais qui reflète l'emprise du crime organisé sur ces territoires et qui fait partie de l'imaginaire collectif des quartiers.

Pour réaliser ce tour d'horizon malfrat – essentiellement événementiel et factuel – nous sommes bien sûr allés interroger des policiers, des avocats et des magistrats (avec pour garantie exigée l'anonymat de chacun). Mais également les principaux intéressés : des « garçons » des quartiers qui évoluent dans le trafic de stupéfiants (du grossiste à l'artisan), dans le casse et le braquage... des jeunes pousses comme des grands frères. Sans oublier quelques anciens du milieu traditionnel. Histoire de connaître le point de vue des vétérans sur la relève qui s'annonce.

1.

Entre deux mondes

Des voyous, en banlieue ? Il y en a toujours eu. Les « beaux mecs » à l'ancienne ont rarement grandi dans les beaux quartiers ; ils sont sortis des zones en lisière des grandes villes, des bidonvilles des communes périphériques, des quartiers populaires... Certes. Mais jusqu'à présent, les nouveaux « mecs » des cités se contentaient des seconds rôles. Ceux de délinquants de banlieue. Aujourd'hui, ils sont « mûrs ». Ils délaissent leurs habits de petites frappes pour endosser ceux des caïds. Et tentent de faire leur entrée dans le cercle très fermé des grands voyous. Certains y réussissent. Mais avec un nouveau visage, plus en phase avec notre époque et sa « culture », qu'on peut résumer en peu de mots : argent rapide, détermination, « inconscience » et violence. Ils ont entre vingt-cinq et trente-cinq ans. Et sont nés en même temps que les premiers problèmes des cités. Cette génération a grandi avec la lente dégra-

dation des quartiers, l'installation de la délinquance, la disparition des grands frères fauchés par la came... Au fil des années, les « résidences » sont devenues des « zones de non-droit ». La violence et la délinquance ont fait bonne école.

Au cours de l'été 1981, le quartier de Vénissieux dans la banlieue lyonnaise s'enflamme à la suite d'un rodéo de voitures qui dégénère. Depuis, les émeutes de quatre jours se sont succédé dans les cités françaises au rythme des courses-poursuites meurtrières avec la police, des arrestations jugées abusives... En vingt-cinq ans, la violence de groupe s'est étendue et s'est banalisée. Les premiers guets-apens dressés contre la police – caillassages et autres affrontements – sont apparus dans les années 90. Il fallait protéger le quartier. « Une logique de ghetto s'est développée », analyse un « avocat des quartiers ». « Elle est pour partie développée et alimentée par les acteurs eux-mêmes. Ensemble dans la cité, ils sont en famille. Certains sont arrivés à un point où ils ne veulent plus s'intégrer, ils refusent de faire de l'entrisme social. Des règles et des codes locaux ont pris le pas sur ceux de la République. Et la loi de la cité est aujourd'hui la plus forte. Dès que les jeunes franchissent le seuil de leur appartement, ils sont déchirés entre deux mondes. Celui des parents et de la société, et celui des potes. Un jour, une mère m'a dit : "Les enfants, il faut les surveiller tout le temps, sinon la cité va nous les prendre." » Cette loi qui s'est ins-

tallée insidieusement repose sur le « respect ». Une notion qui a perdu en chemin son sens originel : « Elle est simplement fondée sur le pouvoir de l'argent et l'emploi de la force. Si t'as les deux, t'es respectable », ajoute un policier qui les pratique au quotidien. Le tout s'accompagnant d'une culture composée de vêtements de marque, d'un langage, d'une musique et d'un cinéma particuliers. Selon un initié : « Pour certains mecs, les références c'est les films comme *Heat*¹ et *Scarface*² et le gangsta rap. Avant les types parlaient des contrôles de keufs, de la misère du coin... Maintenant t'as des chansons sur le grand banditisme qui font allusion à des caïds en place, ça parle de biz, d'armes lourdes, de grosses affaires... »

Un terreau favorable pour un noyau dur

Cela ne transforme pas tous les amateurs en gangsters, bien sûr. Mais cette culture de la rue entretient une échelle de valeurs particulière. Selon le même avocat spécialisé dans les cités : « Certains garçons ont complètement décroché. Ils n'ont plus rien à faire de rien. Déscolarisés très jeunes, ils sont pratiquement analphabètes. Au cabinet, un jeune trafiquant de stupps m'a dit un jour : « Je sais pas lire mais grâce à moi, au

1. 1995, film de Michael Mann avec Robert De Niro et Al Pacino.

2. 1983, film de Brian De Palma, avec Al Pacino qui joue un rôle de boss de la came.

bled, ma mère a une maison avec piscine !” Le corollaire de tout ça, c’est que les délinquants sont de plus en plus jeunes. Entre dix et quinze ans, ils font le “chouf” (le guet) pour la vente. Et ceux qui trafiquent ont maintenant quatorze ou quinze ans. Avant, ils attendaient dix-huit ou dix-neuf ans... Plus ils sont jeunes, moins ils réfléchissent et se contrôlent... Et plus ils sont violents. À quinze ans, ils trimballent des douze, quatorze condamnations au casier. C’est souvent une délinquance absurde et bête. Ils vont au plus immédiat, c’est d’ordre pulsionnel et instinctif. Pour ceux-là, le crime est rarement organisé... »

« Ceux-là », ces mineurs délinquants, sont donc une minorité. Mais c’est de leurs rangs que sort le futur crime organisé. Selon une étude de l’Institut des hautes études sur la sécurité (IHES), 60 % de la délinquance des mineurs est commise par 5 % de cette population. Un noyau dur qui pourrit la vie des habitants et où se forment ceux qui deviendront les grands délinquants. Selon Akim, un « grand frère » d’une quarantaine d’années issu d’une cité du 93 nord et qui a rejoint les rangs du grand banditisme, le schéma est toujours le même : « T’as cinq à dix mecs – des beurs, des Noirs, des Blancs, un éventail représentatif de la cité – qui font des conneries. Et autour d’eux, t’as un deuxième cercle de mecs – ceux qui glandent, tiennent le mur, les mecs du quartier quoi, avec qui ils ont grandi, été à l’école – qui donnent des coups de main ponctuellement. Les autres les

font participer une fois, deux fois... pour transporter un truc, en cacher un autre, faire le guet... Au fur et à mesure que la bande des cinq-dix monte en puissance, elle délaisse les violences gratuites pour se concentrer sur l'argent. Les autres sont alors amenés à participer à des trucs de plus en plus graves. Sans forcément le mesurer. Ils sont poussés par la frime, les copains et l'argent facile... On va leur demander de louer un box, de conduire une voiture, voire pire... C'est comme ça que lorsque les flics font chuter l'équipe, ils tombent sur plein de mecs qui n'ont participé qu'à une action ou deux et surtout qui sont mêlés à des trucs chauds alors qu'ils ne sont au pire connus de la police que pour outrages, violences et autres conneries... Les mecs peuvent également dans le vivier des petits qui prennent leur relève et font les petites conneries qu'eux faisaient avant. Ils leur mettent le pied à l'étrier et les autres ont envie de brûler les étapes... Tout ça brouille les cartes.

« C'est valable dans tous les domaines, pour les stups, toutes les petites mains qui font le guet ou qui vendent... et même pour plus lourd dans les équipes qui transportent depuis l'Espagne ou ailleurs pour le compte des grossistes, pour les voleurs, les braqueurs qui ont besoin de voitures, de boxes, pour le vol et le recel en général – les types qui revendent des bricoles ou un peu de shit pour se faire un billet, mais aussi pour les nazes genre “gang des barbares”. Autour de deux délinquants, t'as vingt mecs moins marqués, et des copines...

« Après, c'est une question de compétence. Soit les cinq-dix mecs sont des balourds et ils resteront minables, soit t'en as un ou deux qui montent, qui peuvent rejoindre le grand banditisme et qui se serviront des anciens associés de leur quartier pour travailler. »

Une mise en coupe réglée du territoire

Le terreau banlieusard a fertilisé les jeunes pousses. De cette masse délinquante violente sortent des éléments plus ambitieux. Dans la deuxième moitié des années 90, les aînés ont commencé leur ascension. À la vente de « savonnettes » et de « barrettes » de quelques grammes de cannabis se sont ajoutés l'importation et la distribution de tonnes de shit, le deal de coke et d'ecstasy. Au braquage de l'épicerie du coin sur un scooter volé, les éléments les plus prometteurs ont substitué l'attaque de fourgon blindé au lance-roquettes. Au vol de portable à l'arraché, les lascars ont préféré le camion qui les transporte et sa cargaison. Dans la foulée, les petits billets du trafic ont laissé la place à la valse des millions d'euros. Et les bandes se sont organisées et armées. Pour finalement transformer certains quartiers en véritables territoires criminels, en bastions pour les trafiquants en tous genres et en forteresses refuges pour les voleurs qui mènent des raids à l'extérieur.

Un officier de PJ de la région parisienne qui les traque à longueur d'année explique : « Nous assistons

à une véritable mafiasation de ces cités. Avec des boss qui ont de très gros moyens financiers et une logistique efficace. Et bien souvent une famille biologique derrière : frères, cousins... et même les parents parfois. Ils ont la mainmise sur ces territoires par l'intermédiaire d'hommes de main, ils exercent leur contrôle sur les habitants. Avec pour toile de fond une culture adéquate qui se développe : loi du silence, culte de la force... Les types s'y sentent en sécurité. »

Avec le sourire, l'un de leurs avocats tempère : « Il y a des gros caïds, c'est vrai, mais pas encore du niveau des Siciliens... Le jour où ils pousseront les jeunes à étudier pour faire de l'entrisme et qu'ils auront des gens bien placés pour créer des passerelles avec la société, et corrompre ses institutions, là oui, on aura une mafia au vrai sens du terme. » En attendant... « ils sont en bonne voie, insiste le représentant de l'ordre. Ils ont tout sous la main : un vivier de gros bras dans les multiples salles de sport de combat et de musculation, et des copains d'enfance devenus avocats et comptables. Les quartiers, ce sont des microsociétés ». Avec toutes les difficultés que cela induit pour le travail policier.

« C'est une nouvelle criminalité pour nous, analyse un enquêteur qui lutte contre le grand banditisme marseillais. Nous avons tendance à la délaissier, à ne pas la prendre au sérieux et le plus souvent à la mépriser. Aujourd'hui, nous devons nous y adapter.

Humainement, culturellement et techniquement. Les anciens ont des rendez-vous fixes, ils se rencontrent physiquement dans des bars et même s'ils sont très mouvants, nous pouvons les suivre, les observer... Les gars des cités eux vivent en vase clos. Dès qu'ils ont "tapé", ils regagnent le quartier. Il nous faut évoluer, changer nos méthodes de travail. Comme les campements gitans ou les villages corses, ces grands ensembles sont difficilement pénétrables. Ce sont des refuges, des bases de repli idéales. Avec la gueule qu'on a, on est immédiatement détronchés. De toute façon, le moindre étranger au quartier est repéré. Et inutile de songer à placer un sous-marin pour les observer, les mecs le voient tout de suite... Il faut opérer dans l'ombre pour investir des appartements, installer des caméras, placer des balises sur les véhicules... Nous devons utiliser les nouvelles technologies pour les écouter... Et surtout les infiltrer. Les informateurs, c'est encore le meilleur moyen de réaliser des affaires. Il nous faut donc en recruter et c'est le grand défi à venir. »

Cités turbulentes mais faiblement criminelles

Les quartiers désignés comme sensibles n'abritent pas forcément la plus grande criminalité. Selon la terminologie en vigueur, « sensible » rime souvent avec délinquance visible, mais sans envergure. Celle qui

pourrait le quotidien : les petits larcins, les agressions et les vols, les bagarres, et les incivilités surtout. Les six cents quartiers peu ou prou classés « sensibles » en France (dont cent soixante-dix en Île-de-France) par le ministère de l'Intérieur subissent pour la plupart une insécurité ambiante faite de dégradations des biens privés et publics, de bruits et troubles au voisinage, d'intimidations et autres violences verbales et physiques. En résumé, une minorité agissante brûle les poubelles, casse les boîtes aux lettres, défonce les voitures, insulte et menace les habitants, gueule sous les fenêtres, se bat entre elle, joue au chat et à la souris avec la police... Tout en débordant parfois de son coin et en commettant des délits au gré de ses pérégrinations, dans les transports publics par exemple.

Le tout, d'ailleurs, avec une intensité variable. Tous les quartiers ne sont pas au même degré de « sensibilité » (cent cinquante le sont particulièrement). « Cette sensibilité est mouvante, explique un observateur policier. Pendant quelques mois, quelques années, un coin va être chaud, et les années suivantes, ça se sera déplacé ailleurs. Il suffit que les bandes qui en sont responsables bougent à cause d'une trop forte présence policière, ou qu'elles soient démantelées, ou que les mecs vieillissent... » Ou qu'elles soient passées au vrai business.

« Auparavant, la violence avait deux ressorts, ludique et anti-institutionnel, résume un responsable des RG

cité par l'AFP¹. Désormais, il y a une violence liée à une délinquance acquisitive classique, motivée par le gain, et une autre purement gratuite, très forte. Se servant de la masse de jeunes laissés à eux-mêmes, sont apparus quelques gros voyous qu'il ne faut plus appeler petits caïds. »

Aux côtés des quartiers agités par des violences plus ou moins gratuites, il y a les cités qui trafiquent, avec là encore une stricte hiérarchie. Mais la métamorphose est souvent graduelle. Un autre poursuit : « À petit niveau – vente locale de barrettes de shit, recel... – ce sont souvent les mêmes. Les deux phénomènes peuvent cohabiter. Cela dépend souvent de l'autorité des voyous locaux. Ils ne peuvent pas forcément contrôler tous les jeunes de leur coin. C'est en fonction de leur influence. Mais ce qui est sûr, c'est que les cités qui abritent les gros business sont souvent les plus calmes. »

Le « bordel » n'est pas bon pour les affaires

Car il convient d'éviter les amalgames. Les cités les plus turbulentes ne sont pas celles qui nourrissent la criminalité la mieux organisée, bien au contraire. À l'inverse, les quartiers réellement noyautés par le crime organisé présentent souvent une vie de surface étrangement calme... Si le chaos urbain et l'absence d'au-

1. 26 juillet 2005.

Au-delà de la fumée des émeutes ou des crimes du « gang des barbares », ce livre s'attache à cerner le vrai visage de la criminalité issue des banlieues. Polyvalente, multicarte, violente, armée et très organisée : comment fonctionne cette pègre des cités, cette petite minorité qui règne sur les sanctuaires du trafic de stupéfiants, de voitures ou d'armes, les hauts lieux du vol et du braquage ? En quelques années, les petits délinquants sont devenus des voyous professionnels. Quels sont leurs nouveaux trafics et leurs territoires ? Comment fonctionne cette économie souterraine ?

Organisation des bandes, mise en coupe réglée des quartiers, blanchiment, relation avec le grand banditisme traditionnel, mainmise sur les prisons : autant de thèmes qui permettent de cerner le profil de ce nouveau milieu. Aux côtés des voyous à l'ancienne, il faut maintenant compter avec les caïds des cités des banlieues parisienne, marseillaise, lyonnaise, mais aussi toulousaine, lilloise, bordelaise, strasbourgeoise.

Quartiers souvent paisibles et sans histoires, où se dessine la nouvelle carte de la grande criminalité française.

Jérôme Pierrat, 35 ans, est journaliste indépendant spécialisé en criminologie. Il collabore à divers titres de la presse française et étrangère. Il est notamment l'auteur de *Une histoire du Milieu* (2003), *Une vie de voyou* (avec Michel Ardouin, 2005) et *Yakusa, enquête au cœur de la mafia japonaise* (2005).

DENOËL
www.denoel.fr

B 25851.7  04.06
ISBN 2.207.25851.3
18 €

